

Pourquoi, encore aujourd'hui, évoquer Antoinette de Lafon de Boisguérin des Houlières – née en 1638, à Paris, Antoinette du Ligier de la Garde et morte en 1694 – fréquemment appelée Madame Des Houlières ou Deshoulières (la graphie de son nom a beaucoup flotté) ? Peut-être, avant tout, parce qu'elle est la première femme française... académicienne. Et deux fois académicienne ! Alors, bien sûr, il ne s'agit pas de l'Académie française, fondée en 1634 ; pour cela, il aura fallu attendre 1980, soit près de 345 ans, et s'appeler Marguerite Yourcenar. Mais enfin, Antoinette Des Houlières a été admise à l'Académie des Ricovrati, l'« Académie des abrités » de Padoue, qui eut, entre autres fondateurs, Galilée. Cette noble institution fut très accueillante pour les Françaises : entre le XVIIe et le XVIIIe siècles, sur les 25 femmes qui y furent admises, il y eut 21 Françaises, telles que Catherine Bernard, Anne-Marie du Boccage, Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon, Louise-Anastasia Serment, Charlotte-Rose de Caumont La Force, Anne Dacier, Charlotte-Catherine Patin, Gabrielle-Charlotte Patin, Madeleine de Scudéry, Marie-Catherine de Villedieu, Marie-Catherine d'Aulnoy et donc Antoinette Des Houlières, première mise à l'honneur en 1684. Et cette belle institution a d'ailleurs poursuivi sa route, devenant en 1998 l'Accademia Galileiana di Scienze, Lettere ed Arti. Le

statut de ces dames académiciennes était inférieur à celui des hommes, on s'en doute bien un peu : associées honoraires, ne pouvant, par exemple, participer aux votes et s'adressant peu à leurs pairs... Cependant, au siècle des Lumières, l'Académie a su évoluer, sous la houlette progressiste d'Antonio Vallisneri, grand médecin éclairé soutenant la cause de l'éducation des femmes. Une autre Académie l'a admise en son sein, en 1689, en tant que membre d'honneur, celle d'Arles, fondée en 1666 et toujours existante. En 1690, en outre, l'un de ses poèmes est lu pendant une séance à l'Académie française, ce qui n'est déjà pas rien...

Une filiation rare

Antoinette Des Houlières est la mère d'une autre femme de lettres française, Antoinette-Thérèse Des Houlières, née en 1659 et morte en 1718, et la seule des enfants qui survivra à ses parents. Il y a donc bien une Madame Des Houlières et une Mademoiselle Des Houlières, elle aussi académicienne aux Ricovrati. Une telle filiation de plume n'est pas si fréquente. Elle est fort cultivée, elle aussi, formée par sa mère, par Corneille ou encore par Benserade, qui a dit d'elle, faisant coup

double dans son compliment : « *Fille d'une merveille et merveille elle-même.* » C'est elle qui fait publier pleinement les œuvres maternelles. Elle fut atteinte du même cancer que sa mère et montra sans doute autant de constance et de courage. Deux destins liés en tout, pour la joie, le talent et le pire. On connaît les poèmes d'Antoinette Des Houlières luttant contre la maladie pendant près de quinze ans – imaginez à l'époque ! – s'éloignant des Libertins et se rapprochant de sa foi catholique en une grande élévation morale et un détachement du monde et des vanités de la comédie sociale.

Bergeries, mais pas que...

Antoinette Des Houlières, si elle est encore un peu connue, comme elle le fut au XIXe siècle où certains de ses poèmes pouvaient être appris par les écoliers, l'est sans doute sous un jour faussé : églogues, idylles, allégories, force moutons et brebis, ruisseaux, bergers et bergères, herbettes, nous la révéleraient fade, mièvre, voire ridicule ? Son poème *À mes enfants* pourrait faussement nous le donner à croire. Il ne s'agit pas de cela, mais de l'expression, certes d'époque, d'une grande tendresse et d'un grand intérêt pour ses quatre enfants. Aussi de son idylle *Hélas ! petits moutons,*

que vous êtes heureux ! qui semble bien être l'acmé du compassé féminin et le comble de la naïveté surannée. Pourtant, en ne considérant que ce poème, on est loin de la légèreté et de la superficialité : il fut écrit par Antoinette Des Houlières pour demander une rente au roi, après la mort du père de ses enfants en 1693, ce qui la laissa très gênée pécuniairement parlant, les biens de cet officier de haut rang ayant été saisis lors de leur séjour en Belgique, quand ils voulurent s'éloigner de Condé pour se rapprocher de Louis XIV... Rien donc que de très poignant et urgent.

Fréron ne se trompa pas sur le talent si particulier de cette femme d'une grande sensibilité : *« Madame Deshoulières a traité presque tous les genres ; je voudrais pouvoir dire avec un égal succès. Du moins conviendra-t-on qu'elle a attrapé le naïf de l'épître, le noble de l'héroïque, la finesse du badinage et la perfection de l'idylle. Elle n'a point d'égal en ce dernier genre. Tout éloigné qu'il est de nos mœurs, elle a su le rendre piquant par le contraste habilement ménagé des objets champêtres avec ceux des villes. Les animaux, les fleurs, les eaux, tout lui fournit des réflexions, tout entretient ses rêveries. Au premier coup d'œil elles paraissent avoir une même teinte de mélancolie : cependant les nuances varient. C'est une*

philosophe, mais une philosophe sensible, qui moralise souvent contre la force de son penchant, plus souvent contre l'impuissance de sa raison. »

La « dixième muse »

Madame Des Houlières est aussi une figure parmi les derniers Libertins du XVIIe siècle, ainsi qu'une précieuse dépeinte sous le nom de Dioclée dans la Clélie de Madeleine de Scudéry et l'une des égéries de la Querelle des anciens et des modernes, au côté du chef de file des modernes, Charles Perrault. Parée de toutes les grâces de l'intelligence et d'une grande beauté, douée en beaucoup de domaines, dont les langues – le latin, l'espagnol et l'italien n'ont pas de secrets pour elle – Antoinette Des Houlières, même si sa condition sociale et par conséquent financière n'ont pas été des plus faciles, est une femme libre, pleine de force, ne serait-ce que dans la très longue épreuve de son cancer du sein. Elle fréquenta les meilleurs salons, connut de près Madeleine de Scudéry et Madame de Sévigné, et fut admirée de tous, louangée comme la « dixième muse » par ses contemporains.

Sainte-Beuve l'aimait beaucoup, laissons-lui le dernier jugement dans ses *Portraits de femmes* parus en 1844 : « *Malgré ses injustices contre Racine,*

malgré l'inimitié de Boileau... elle a survécu ; elle a joui longtemps de la première place parmi les femmes poètes [...] Elle vaut, elle valait beaucoup mieux que sa réputation aujourd'hui [...]. Elle semble plus moraliste qu'il ne convient à une bergère ; il y a des pensées sous ses rubans et ses fleurs. Elle est un digne contemporain de M. de La Rochefoucauld ; on s'aperçoit qu'elle savait le fond des choses de la vie, qu'elle avait un esprit très-ami du vrai, du positif même [...] Il semble qu'elle ait eu sa revanche au dix-huitième [siècle] ; [...] cette manière avant tout spirituelle, métaphysique, moraliste et à la fois pomponnée, de faire des vers prévalut et marqua désormais au front la poésie du siècle, avec quelques différences de rubans et de nœuds seulement. »

Une rose a été créée à son nom, en 1834, par Jean-Pierre Vibert, un très grand rosiériste français : la « Deshoulières ». Elle est d'un beau rouge tendre, très naturelle, libre dans l'éclatement de ses pétales. Elle lui va donc admirablement.